L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 10 NOVEMBRE 1859.

Imprimé et publié par
F. WESSE & Co.
ÉDITEURS PROPRIÉTAIRES:
F. WESSE & DUPOUY
C. LEBOUTE & HARRY

Rue de la Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
JEUDI MATIN, 10 NOVEMBRE.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements à la semaine à raison de 25 cents pour les six numéros, payés aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

P. G. Fordey, au City Hotel, rue de la Com[illegible]—12 vaches laitières.
J. Roger & Co, 28 Vieille Levée—Chaussures [illegible] neuves.
[illegible] Turpin, rue Front Levee—Vins.
[illegible] H. Sykes, 41 Magazine—Tabac.
[illegible] J. Murphy, 49 Magazine—Quincaillerie.
[illegible] Sheriff à 4½ heures, à la Maison des cours, [illegible] nouvelles.
[illegible] P. Sykes, à 10 heures, sur la Levee, en [illegible] rue Poydras—Plats cotes, chandelles [illegible]
[illegible] Murphy, à 10 heures, sur la Levee, en [illegible] Poydras—Chandelles, lard et plaques [illegible] demi-heure et au même endroit—[illegible] fromage et savon.

Pour le Feuilleton voir la seconde page.

Situation alarmante.

Ce qui se passe en ce moment sur les bords du Rio Grande est sans exemple dans les annales de notre pays. Plusieurs centaines de Mexicains, sous les ordres d'un chef inconnu, ont attaqué Brownsville et massacré nos paisibles citoyens. Ils ont ensuite pillé camp à une demi-lieue de la ville, où se trouve de la sorte intestie et les [illegible] vivent dans de perpétuelles terreurs. Ils sont en effet à la merci de Cortinas et quand il le voudra, les livrer au [illegible] dit accélérate qu'il commande.

Les moyens veulent nuit et jour, mais il [illegible] tant que s'ils étaient attaqués, ils ne [illegible] opposer à l'ennemi qu'une très [illegible] résistance. Celui-ci a poussé l'audace [illegible] jusqu'à pénétrer au centre même [illegible], et, du cimetière où il s'était [illegible] fait feu dans toutes les directions [illegible] la tête que les habitants le délogeassent [illegible] position à coups de canon.

Nous sommes surpris, ce n'est pas l'agressivité des bandits mexicains. Il est vrai qu'quelques-uns de leurs complices que [illegible] de Brownsville avaient arrêtés [illegible] mis à mort. La frontière occidentale du Texas est d'ailleurs sans défense et se trouve exposée par suite du vaste [illegible] qui sévit au Mexique et en région [illegible] Cortinas n'a en qu'à traver, et le Rio [illegible] pour tomber à l'improviste sur les [illegible]. Nous nous expliquons donc parfaitement une surprise; mais conçoit on qu'un [illegible] de choses se prolonge indéfiniment [illegible] plus d'un mois, et nous ne nous trompons [illegible] que les bandits mexicains ont fait leur [illegible] démonstration contre Brownsville [illegible] ne pas y rentrer? Il y a quelque chose [illegible] soldat? Qu'est ce que cela signifie [illegible] le secrétaire de la guerre expédie [illegible] cette déplorable lenteur qui consiste à la fois la vie et la fortune de beaucoup [illegible] concitoyens? N'y a-t-il pas des [illegible] dans le Sud et n'aurait-on pas à [illegible] une nouvelle de l'agression, on dirait [illegible] quelques compagnies pour les diriger [illegible] sur le théâtre des hostilités? Ne [illegible] à Washington que les troupes qui [illegible] au Nord du Texas sont séparées du [illegible] par une immense région où il n'existe aucun moyen de communication?

[illegible] tard de vraiment de savoir comment [illegible] et lavera du reproche qu'il est [illegible] de toutes parts de s'être montré [illegible] au sort de son malheureux concitoyen. A-t-il dépêché le général Scott dans [illegible] à négocier avec le chef de l'autre bord du Pacifique [illegible] un moyen différent entre le [illegible] Harney et nous ne savons quel chef [illegible] gouverneur anglais; mais il n'a pas eu [illegible] le temps d'envoyer un seul caractère [illegible] secours de cette malheureuse population [illegible] Rio Grande à laquelle de méprisables [illegible] commandent en maîtres, qu'ils [illegible] ent, qu'ils rançonnent et qu'ils massacrent [illegible] Nous espérons que le président Buchanan, patriotique lors cet connu, fera sortir [illegible] torpeur le secrétaire de la guerre [illegible] substituera même à celui-ci pour organiser [illegible] secours à l'intention des habitants [illegible] Brownsville.

[illegible] comparaîtres ont dû s'adresser aux [illegible] pour obtenir l'assistance qu'ils [illegible] vainement demandé aux généraux [illegible] commandant la division militaire du Texas. [illegible] autorités de Matamoras, rendons-leur justice, se sont empressées de mettre à [illegible] disposition des Américains les forces dont [illegible] disposaient, mais ces forces sont malheureusement insuffisantes, car Matamoras [illegible] même menacé et peut d'un moment à [illegible] tomber au pouvoir des bandits. Ceux [illegible] ne sont pas entourés d'un certain [illegible], voient grossir leur troupe tous les jours [illegible] se pousser leurs dépréda[illegible] [illegible] au détriment du Texas.

[illegible] douleur que nous fait éprouver [illegible] critique en sont placés nos concitoyens les bords du Rio Grande, se [illegible] ressentiront le plus vivement c'est [illegible] et de l'indignation. Nous rougissons [illegible] les autorités militaires du Texas [illegible] ignorer que le premier de leurs [illegible] est de protéger les citoyens et qu'il [illegible] d'un mois, n'ont pas encore trouvé [illegible] moyen de rassembler cent soldats pour [illegible] à la frontière.

[illegible] habitans de Brownsville, après avoir [illegible] l'aide des autorités mexicaines à [illegible], ont tourné leurs regards vers la [illegible] Orléans et ils placent maintenant [illegible] dernières espérances en nous. Ils nous [illegible] d'armer et d'équiper cent hommes [illegible] en aider à dégager leur position et à [illegible] défensive. Il ne serait pas difficile [illegible] de trouver en ce moment dans notre [illegible] cent et même deux et trois cents hommes [illegible] de bonne volonté qui consentiraient à [illegible] rerrer sur les bords du Rio-Grande, [illegible] qui aiment et recherchent les [illegible], l'expédition ne serait pas sans [illegible]. Ils auraient aussi la satisfaction [illegible] accompli une bonne action. Non [illegible] ment une population tout entière — [illegible], femmes et enfans leur devrait leur [illegible] mais ils contribueraient à purger la [illegible] des bandits qui l'infestent.

[illegible] est un rôle qui doit tenter des esprits [illegible]. Voilà d'ailleurs une occasion [illegible] pour les natures aventureuses que l'amour des combats pette dans [illegible]. Il serait bien plus glorieux [illegible] aller conquérir, à la pointe du sabre [illegible] de la baionnette, de pacifiques Etats [illegible] qui ne sont pas de notre civilisation et de nos [illegible].

[illegible] ment, il n'y a pas de temps à perdre, [illegible] chaque heure que s'écoule ajoute aux [illegible] dont sont environnés les Américains [illegible]. En attendant que le gouvernement se décide à agir, que cent hommes [illegible] ment et s'embarquent immédiatement [illegible] le steamer qui partira sous peu pour la [illegible] Grande. Ces cent hommes se réuniront [illegible] premier appel de celui qui voudra se [illegible] chef de la petite troupe.

[illegible] ENDU D'UN BATEAU A VAPEUR.—Le bateau à vapeur *Nile* a pris feu, le 5 de ce mois, dans [illegible] rivière de l'Alabama et a été complètement détruit. Personne n'a péri, mais aucune partie de la cargaison, qui se composait [illegible] de 600 balles de coton, n' pu être sauvée.

[illegible] ELECTION A TEXEBSONNE.—On écrit de Houston que le général Wolf, candidat de l'opposition pour la place de gouverneur, a reçu [illegible] de majorité dans la paroisse de Terrebonne, et que M. L. N. Nichols, candidat [illegible] Démocrate, ayant pour concurrent M. [illegible] Taylor, a reçu 29 voix de plus que celui-ci.

MARTIN VAN BUREN HISTORIEN.—L'ex président Martin Van Buren écrit en ce moment l'histoire des partis politiques aux Etats-Unis, depuis leur création jusqu'à la fin de son administration.

LE GOUVERNEUR WISE.—Depuis l'instruction de l'affaire de Brown, M. Wise a reçu une quantité extraordinaire de lettres écrites par des abolitionistes qui nous adjurent le gouverneur de la Virginie d'épargner le coupable en le menaçant des plus terribles représailles s'il laisse exécuter ce dernier. Il ne paraît pas que M. Wise se laisse intimider et [illegible] que le connaissent assurent qu'il ne [illegible] mues par la sentence de mort prononcée contre Brown. Néanmoins, celui-ci étant plus fanatique que criminel, beaucoup de citoyens du Sud croient qu'au lieu de le pendre on qui, sur ceux des abolitionistes en serait un martyre, il serait préférable plus convenable de le renfermer à perpétuité dans le pénitencier.

FOIRE DE JACKSON.—La grande foire d'Etat du Mississipi doit s'ouvrir prochainement à Jackson. Nous appelons l'attention de ceux qui voudraient y assister, à l'annonce que publie aujourd'hui dans l'*Abeille* l'admirable station du chemin de fer de Jackson.

Dépêches télégraphiques

Transmises à l'*Abeille*.

Difficul t entre MM. Yancy et Fitzpatrick.

Montgomery, 9 novembre.—La difficulté entre B. C. Yancy et E. F. Fitzpatrick, a été réglé à l'amiable et une rencontre entre eux prévenue de cette façon.

Bateaux à vapeur.

Vicksburg, 9 novembre.—Le bateau à vapeur R. L. Hodge a été signalé hier soir, à 8 heures; le Kate Howard ce matin, à 1 heure, et le E. H. Fairchild à 9 heures, descendant le fleuve.

THEATRE ST CHARLES. — L'ouverture du théâtre a lieu ce soir. Deux pièces à succès: The *Lady of Lyons* & *Robert Macaire*, en attireront cette solennité.

AUX CHASSEURS. — Les chasseurs apprendront avec plaisir que M. A. TONNIERE, No 48 rue St-Louis, vient de recevoir plusieurs caisses de ces incomparables fusils français installés à l'anglaise qu'il fait fabriquer expressément pour eux. Ces armes sont excellentes sous tous les rapports et sont fort recherchées; elles combinent les avantages de la fabrication anglaise et de la fabrication française. Nous croyons devoir les recommander d'une manière toute spéciale aux chasseurs de la Louisiane et des Etats voisins. Voir aux annonces.

COMESTIBLES. MM. DONOVAN & NEUTZ, 95 rue du Camp, ont un admirable assortiment de comestibles, liqueurs fines, vins &c. Ils ont d'excellent beurre de Goshen qu'ils vendent pour l'usage des familles en pots de 2 livres. Voir aux annonces.

GLACES FRANÇAISES.—VICTORIN GUERITE, 41 Royale, a un grand et magnifique assortiment de glaces françaises de qualité supérieure les cadres, fabriqués dans les ateliers de M. Guérite, résistent aux variations de la température, grâce aux soins avec lequel les différentes parties en sont agencées. La maison dont il s'agit a en outre réduit ses prix d'une manière notable, de manière à écouler rapidement ses produits. C'est un système qui a réussi à tous ceux qui ont su l'appliquer avec intelligence.

JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE.—La quatrième livraison de cette revue a paru hier. Nous y avons lu un fort intéressant mémoire du Dr Rancé. Le reste du cahier se compose de matières variées et instructives.

TABAC PERRIQUE. — MACOU FRERES & Co, au coin des rues Poydras et Baronne, ont reçu en consignation un lot de tabac perrique de qualité supérieure, venant de la Grande Pointe. Avis aux amateurs.

CHRONIQUE LOCALE.

L'ASSASSINAT DE JEUNE HYAMS—*Arrestation du coupable et enquête.*—Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, que M. Henry E. Hyams, cousin de l'honorable H. J. Hyams, candidat démocrate à la place de lieutenant-gouverneur de la Louisiane, a été assassiné, dans la nuit de mardi à mercredi. Il s'était que d'x huit ans et était, depuis longtemps, commis de MM. G. N. Morison & Co., droguistes de la rue des Magasins. Sa conduite irréprochable, son caractère aimable et doux, ses qualités de caractère, lui avaient valu l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissaient.

Il ne savait, en effet, pas un ennemi dans la ville, que le meurtre est un des plus atroces que nous ayons enregistrés jusqu'ici. Le coupable, Matthew Hughes, est policeman du Premier District; il a un complice qui se nomme George C. Wolf.

Hughes est arrêté cette nuit, rue Delpomes, entre White et Moreau, par l'officier Tom Williams, que M. Adams, chef de la police, avait dépêché aussitôt après l'assassinat; il n'a pas trouvé de pistolet dans la maison et il n'a pas trouvé de pistolet dans l'endroit où il était tellement livré qu'il ne se rappelle aucun des incidents de la soirée. M. Adams l'avait rencontré près de huit heures, le soir, en uniforme et l'avait menacé de l'arrêter s'il ne rentrait pas chez lui.

L'officier Wilson a découvert Wolf à quelques pieds de la demeure de Hughes. Lorsque d'abord dit qu'il ignorait absolument ce qui s'était passé; mais à la vue du pistolet et du sang dont il était couvert, il a déclaré qu'il ne cacherait rien devant les tribunaux.

L'enquête a eu lieu, hier après-midi, à cinq heures, au Coroner's Office. Le Dr Hart, qui avait fait l'autopsie, a décrit la blessure, puis les témoins ont été appelés. Voici leurs dépositions:

Déclaration de Thomas Colter.

Nous remontames (Henry E. Hyams, Peter Dirkorts et moi) à la rue du Cirque à 11 heures. Nous nous rendîmes, M. Dirkort et moi, chez nous, rue du Cirque No 232, au-dessus de la rue Girod. Nous avions demandé à notre route M. Hyams qui s'en allait chez son père rue des Magasins, près Décatur. En arrivant à la porte de la maison, nous entendîmes du bruit à l'encoignure Girod et St John; nous y courûmes. Je vis un homme (Hughes) qui venait de l'encoignure nord-ouest s'arrêter au milieu de la rue. Il s'écria: "Qui a pris mon Parker?" Dirkort en regardant dans la rue vint, d'où le bruit était fait entendre. Dans l'intervalle, quelques voisins, personnes inconnues s'étaient arrêtées à l'encoignure. Hughes traversa la rue et vint dans le groupe, tenant un pistolet à la main, et demanda si nous étions des partisans de Parker; il le dressait particulièrement à Hyams, qui lui répondit que nous étions de son côté. Chacun se retira (à cause du pistolet) et Hughes répétait qu'il continua la conversation avec Hughes; ils étaient tout deux seuls. Quelques minutes plus tard, un watchman (qui est) vint à eux, et Hyams nous rejoignit à la porte.

M. Hyams, D. parlaient d'affaires pendant [illegible] Hughes, Hughes s'approcha du jeune [illegible] d'un autre individu (Wolf) en manches de chemise, et tenant encore le pistolet à la main. Hughes dit: "Qui a pris mon Parker?" Wolf répondit: "Mon Dieu!" Hughes répondit: "Aucun de nous." répondit Hyams. "C'est un de vous," continua Hughes. "Ce n'est pas moi, ce n'est pas Dirkort, c'est peut-être un de ceux-ci, dit-il en désignant plusieurs hommes qui se dirigeaient vers l'autre encoignure et se trouvaient avec nous en ce moment-ci." Hughes s'écria: "Mon Dieu de Wolf à Hughes, qui a cédé pour Parker?" "Je crois que c'est lui," répondit Hughes en montrant Hyams du doigt.

Wolf, après avoir posé la question à Hughes, tira un pistolet; le brandit devant Dirkort, le remit dans sa poche, puis dit: "Dirkort, vous êtes mon ami, venez, je suis prêt pour vous." A peine ces paroles étaient-elles sorties de sa bouche, qu'il sourdit Dirkort, fit un pas en arrière et prit la place de Hughes. Dirkort et moi nous retirâmes et entra dans la maison. Au moment où Hyams allait le suivre, détonation d'un pistolet et vit la lumière. Je ne m'était pas mêlé à la conversation entre Hughes et Hyams ainsi; j'étais sur l'escalier. Hyams entra dans la maison avant moi. Lorsque le coup partit, Hughes se trouvait directement en face de Hyams et Wolf était à trois pieds de Hughes, à sa gauche. Je ne peux pas dire positivement que Hughes est celui qui a fait feu mais sa position dans le moment me porte à le croire.

J'ignorais que Hyams fut blessé, car il n'en parla qu'en entrant dans la chambre à coucher. "Je suis blessé" dit-il, et il s'affaissa sur le plancher. Il ne prononça que ces paroles. Au bout de trois minutes, il rendit le dernier soupir.

Déclaration de Peter Dirkorts.

Nous causions, M. Hyams, M. Colter et moi, en face de la porte de M. Henry, lorsque nous entendîmes du bruit dans la rue Girod, nous nous y dirigeâmes et vîmes ce que nous y étions, un homme traversa la rue et se mettant s'entretint avec lui. Nous nous approchâmes et nous nous mêlâmes à la conversation. Nous restâmes debors quelques minutes afin de souhaiter le bonsoir à M. Hyams. Quant au dernier retour, il ne sait pas comment cet homme, et qu'il ne tirerait sur quelque un que par inférence. Hughes s'approcha de nous et demanda qui avait volé Hughes, qui avait pris Parker? Il répondit qu'aucun de nous n'avait cri. Un autre homme (Geo. C. Wolf) en manches de chemise, s'avança, tira un pistolet puis le remit dans sa poche. Il me frappa, fit un pas en arrière et me porta un défi. Je courus dans la maison et tandis que je cherchais une lumière à la hâte, quelqu'un entra dans la chambre en s'écriant: "Oh! mon Dieu! je suis blessé!" Je crus d'abord que c'était Colter. Hyams entra sur une chaise, je l'étendis immédiatement sur le plancher et lui demandai qui l'avait blessé; il ouvrit la bouche et expira."

M. Colter, actuellement aide de la police du premier district, a déclaré qu'il retourna et vit Hughes qui traversait la rue et courait dans la direction de la rue Girod. Wolf courait de la rue Girod en courant. Le témoin donna l'alarme, mais comme il pensait que rien de grave ne s'était passé et qu'il savait que Hughes et Wolf n'étaient armés, il n'essaya pas de les arrêter.

ARRESTATIONS.—Le chef de la police s'est rendu hier à bord du bateau à vapeur *Nevitsarelight* qui vient d'arriver de l'Ohio et a arrêté ainsi seuls esclaves: M. Adams dit qu'ils sont libres.

Mary Jane Jackson, alias Brickbrock, Hermina Williams et Ellen Morrison ont été arrêtées hier, dans le Deuxième District, à la demande de Joseph Seidenal qui les accuse de l'avoir poignardé et d'avoir voulu le tuer. C'est le chapitre 2 de roman de Seidenal qui a eu lieu lundi dernier, au coin des rues St-Pierre et Remparts et dont nous avons publié les détails dans le journal de mardi.—Mary Jane et ses compagnes restèrent en prison, par ordre du recorder Wilts, en attendant le chapitre 3.

RIXES.—On aura remarquer les deux omnibus que le propriétaire a fait peindre en blanc et qui transportent les passagers des rues de chemin de fer et de débarcadère des bateaux à vapeur, aux différents hôtels. C'est une rivalité qui nous deux propriétaires les voyageurs; ceux ci ne paient que vingt-cinq cents au lieu des cinquante que demandent les voitures d'hôtel, et la plaintes des deux propriétaires qui exigent les cabans. Il n'est pas besoin de dire que les cocher et maîtres de la place veulent cette innovation d'un très mauvais œil. Leur indignation, bridée jusqu'à ce moment, s'est manifestée hier d'une manière frappante et Wm Terry, cocher d'un des omnibus maudits, a failli en être la victime. Le cocher Patrick Duffy, cadet du premier District, a été attaqué, hier, sur le trottoir de la rue St Charles, en face de l'hôtel, et, armé de revolvers, lui fait feu sur lui plusieurs fois, heureusement sans l'atteindre. Terry s'est défendu assez longtemps pour permettre aux officiers Clarke, Boylan, Carr et Wandover d'accourir sur les lieux et d'arrêter les agresseurs ainsi que C. W. Lester qui est accusé, à tort selon toute probabilité, d'avoir aidé les Duffy. La joie de son docteur indépendant de voir traiter ses ennemis au poste a du être quelque peu gâtée quand les officiers lui ont mis, à lui aussi, la main au collet.

—M. Moore, lieutenant de la police du Quatrième District, a arrêté, hier après midi, Peter Myrte qui a blessé William Shay de deux coups de pistolet, l'un à la hanche et l'autre au bras. La rixe est survenue au sujet de l'élection. Shay appartient, dit-on, au parti qui a triomphé lundi dernier.

ROULAISON.—Les goélettes blanches que nous avons vues pendant trois nuits, dit l'*Union de Lafourche*, après le refroidissement gradué de la température, ont fait grand bien à nos planteurs en arrêtant tout à fait la végétation de la canne. Le rendement de celle ci est extrêmement variable, et à côté de belle habitation où l'on obtient (dans la paroisse de Terrebonne) jusqu'à *deux milliers* ou deux boucaut à l'arpent, nous pourrions en citer plus d'une où l'on n'obtient guère qu'un demi boucaut. Quoiqu'il en soit, le sucre est généralement bien traité, d'un beau grain et d'une qualité qui paraît supérieure. La récolte ne sera guère au delà d'une demi-année ordinaire.

UNE LETTRE DE M. LOWE.—Le capitaine du ballon *City of New York*, dont le départ pour l'Europe doit, dit le *Courrier des Etats Unis*, avoir lieu incessamment, vient de publier une lettre dans laquelle il reconnaît, avec cette modestie qui accompagne généralement le talent et le vrai courage, que la théorie des vents courant continuellement de l'Ouest à l'Est, a été développée longtemps avant lui. Il est vrai que dans son dernier voyage, M. Lamountain, parti d'abord vers le Nord-Est, fut jeté ensuite en droite ligne vers le Nord, par une saute de vent que la nuit ne lui permit pas de remarquer. Mais M. Lowe est convaincu que le courant est continué dans la direction de l'Est; seulement, il change parfois d'altitude, et l'aéronaute doit s'attacher à le suivre dans ses différentes variations de hauteur. C'est dans ce but que le constructeur du *City of New York* a inventé un appareil qui indique les divers courants dans lesquels on se trouve, pour éviter de dériver trop vers le Sud ou vers le Nord. Généralement, le vent favorable pour aller d'Amérique en Europe souffle à une hauteur de deux milles et demi; mais on le rencontre parfois à un mille de terre.

Dans l'opinion de M. T. S. Carlincourt Lowe, l'aide de ce vent est d'autant plus nécessaire qu'il est impossible d'inventer un appareil assez puissant pour faire avancer un corps aussi considérable qu'une montgolfière avec vent debout, quelque légère d'ailleurs que fût la brise. Aussi fait-il se réfuger à employer l'aéronaute ordinaire pour accomplir le voyage transatlantique, sauf à prendre toutes les précautions possibles. "Dans ce but, j'ai d'abord choisi, dit il, un ballon d'une contenance de 725,000 pieds cubiques et qui conservera, par conséquent, sa puissance ascensionnelle plus longtemps que les autres, en admettant même que son enveloppe se soit plus parfaite que celles qu'on fait d'ordinaire. En second lieu, j'ai inventé un appareil mécanique pour faire descendre ou monter l'aéronaute sans lui faire perdre de son lest ou de son gaz. S'il survient un accident, ou si les divers appareils ne fonctionnent pas comme je l'espère, le bateau métallique de sauvetage, suspendu sous la nacelle et muni d'une voiture, suffira pour résister dans une mer quelconque.

"Il est vrai que j'aurais préféré une toute autre saison de l'année pour risquer ce grand essai de navigation aérienne transatlantique; mais si cette première expédition s'exploration ne réussit pas du premier coup, je ne laisserai pas décourager et je n'en continuerai pas moins à rechercher les causes de mon insuccès et les moyens d'y remédier." Il est évident, d'après cela, que M. Lowe ne songe pas à mourir lors même qu'il viendrait à échouer. Le public en juge autrement et prend l'aéronaute pour un second Icare dont le rêve qui cherche la célébrité dans une mort singulière. Il faut croire que grand nombre d'amateurs partagent cette opinion, puisque une grande confiance en son entreprise, car le nombre de ceux qui demandent à être du voyage, dussent-ils donner un million de dollars pour leurs places, se compte déjà par centaines. Naturellement, leur demande a été rejetée et M. Lowe aura même de la difficulté à placer dans sa nacelle les sept compagnons qu'il s'est choisis.

NOUVELLES DE LA CHINE.

Le *Fire and Water* est arrivé à Marseille avec les malles de l'Inde et de la Chine.

Voici le résumé des nouvelles de la Chine que publie le *China Trade Report*, de Hong Kong, du 23 août:

"Les derniers événements n'ont pas produit de désastres; cependant l'avenir est encore sombre et la confiance est ébranlée. On comprend qu'il est nécessaire de prendre une revanche de la défaite de Takou, et jusqu'à ce que cela soit fait, les relations politiques entre l'Angleterre et la Chine ne peuvent être dans un état très anormal et très critique, qui n'est ni la paix ni la guerre, mais qui participe également de ces deux états. Les forces anglaises sont toujours dans le voisinage de Shanghai, et les quelques navires qu'on avait laissés à l'embouchure du Pe Ho après le combat de Takou paraissent n'être retirés. Les forces françaises qui sont en Cochinchine doivent quitter ce pays, et le bruit courait à Hong Kong qu'elles rejoindraient les forces anglaises pour opérer concurremment avec ces dernières. On attaquerait, dès leur arrivée, les forts de Takou. Cependant le bruit courait que les Russes avaient pour tenter aucun mouvement avec chance de réussite. On croit que rien ne sera fait avant l'arrivée de nouvelles instructions spéciales d'Europe.

"En attendant, et bien que dans le nord les Chinois commencent à reduster les suites que pourrait entraîner leur supériorité sur le Pe-Tho, le cabinet de Pekin semble incliner vers la guerre.

"Ce qui faisait croire à des idées belliqueuses, c'était la nomination d'un nommé Yin-Yan-Yung, célèbre pour avoir écrit dernièrement un Mémoire dans lequel il se montrait très-hostile aux Européens.

"M. Ward, le ministre des Etats-Unis, qui était dans le voisinage de Pe-Tho, est parvenu à reprendre les négociations avec les autorités chinoises. Il a remonté le bras de la rivière appelé Peh-tang, qui est à dix milles environ au nord du Pe-Tho, et que les autorités chinoises avaient désigné aux ambassadeurs pour aller jusqu'à la capitale, avant l'affaire de Takou.

"M. Ward est en suite sont arrivés à Pekin le 24, escortés par les Chinois. On ne connaît encore aucun détail sur son voyage et sur sa réception à la Cour, on sait seulement qu'on a simplifié toutes les formes et substitué à d'interminables, humiliantes pour une grande puissance.

"Les Russes reparaissent sur la scène diplomatique. Le comte Mouravieff, gouverneur général de la Sibérie orientale, était arrivé à Peh-tang avec des ingénieurs et quelques navires, pour se mettre en communication avec le ministre russe et, en même temps à Pékin. Les Russes paraissent être en de très bons termes avec les Chinois, et vivent à la cour dans la meilleure intelligence: c'est ce qui résulte des dernières nouvelles arrivées de l'ambassade américaine; mais les moyens d'information sont incomplète, et les Russes sont si distinctes, qu'il est impossible de savoir exactement quelles sont leurs intentions. Il est certain qu'ils ne sont pas sincères à l'égard de l'Angleterre dans les affaires de la Chine, et que leur établissement en ce pays est le plus grand obstacle que l'Angleterre ait à surmonter.

"Les ministres français et anglais restent à Shanghai et n'ont aucun rapport avec les officiers chinois. Il n'en est pas de même des consuls, qui communiquent librement avec les autorités du pays, qui, elles aussi, s'efforcent de maintenir de bonnes relations avec les étrangers. La victoire qu'ont remportée les Chinois sur le Pe-Ho a produit de bien des suites fâcheuses auxquelles on aurait pu s'attendre.

"L'ennemi qui a su lier à Shanghai, par suite de l'enlèvement prétendu de Chinois pour charger un navire français à Woosung, s'est calmé, bien qu'il en reste encore quelques traces. La populace était très irritée contre les étrangers, et aurait certainement attaqué le consulat français, si elle n'avait été contenue par les autorités.

"Plusieurs résidences européennes ont été attaquées dans le voisinage des établissements étrangers, et des constructions appartenant aux missions ont été détruites. Les étrangers sont confinés dans leurs quartiers, mais on espère que tout se terminera sans collision.

"Les coolies qui restaient à bord de la *Gertrude* ont été relâchés. Il est certain qu'ils étaient tous originaires de Ning-po, et qu'une investigation rigoureuse n'a pas réussi à démontrer qu'aucun étranger ait pris part aux enlèvements allégués.

"Les nouvelles du Japon ne contiennent aucun fait notable.

"A Kanagawa, on ne faisait aucune affaire et à Nagasaki le commerce n'avait à citer que de faibles transactions. On ne dit rien de nouveau sur la question des localités qui seront ultérieurement pour servir de résidence aux Européens."

AFFAIRES ITALIENNES.

Nous ne savons pas si nous nous garderons bien de prévoir, dit le *Journal des Débats*, quel sera le résultat définitif de la crise que traverse en ce moment la Péninsule centrale; mais nous ne pouvons nous empêcher de protester contre l'injustice et l'égoïsme avec lesquels l'opinion publique paraît trop généralement disposée à traiter des populations qui luttent pour le plus sacré de tous les droits, celui de l'indépendance, et qui se font que suivre l'impulsion que nous leur avons donnée. Si nous disons l'opinion publique, on n'est point par précaution oratoire; c'est parce que nous trouvons que le gouvernement, bien qu'il soit resté en dehors du programme, est encore allé plus loin peut-être que ne le demandait le public.

Assurément il est très beaucoup plus commode pour la diplomatie, pour le monde des affaires et pour les amoureux du repos que les grands-ducs eussent pu rentrer tranquillement dans leurs Etats comme après une partie de campagne. Cette solution est simplifié beaucoup de difficultés, non seulement pour les duchés eux-mêmes, mais aussi pour l'Europe; et on ne laissant plus à régler que les questions directes entre l'empereur d'Autriche et l'empereur des Français, elle est épargné la mésésité d'un Congrès. Mais si cette solution, qui est dû la plus aisée, et nous ajouterons la plus désirable, ne peut point se réaliser, la première faute est en aux princes eux-mêmes, et non pas à leurs anciens sujets.

Il s'est opéré en 1849, entre les princes et les populations des duchés un divorce bien plus éclatant, bien plus irrémédiable que ne l'avait été celui de 1848. Pendant la dernière guerre, les princes se sont désnationalisés comme les citoyens qui prennent du service en pays étranger; ils ont fait plus, ils ont pris de service dans le camp ennemi. L'incompatibilité entre eux et leurs peuples s'est déclarée d'une manière trop absolue pour pouvoir jamais être oubliée et pardonnée. Avant la guerre, ils étaient encore des princes italiens; depuis la guerre, ils ne sont plus que des princes autrichiens; entre ces deux époques, il y a un acte, et un acte irréparable. Il seulement ils avaient fait ce même acte à Gaëtan-Vignale de Parme, qui se trouve enveloppé dans un malheur immérité, s'ils s'étaient mis à l'écart en attendant la fin de la tempête, leurs sujets ne pourraient pas leur reprocher, heureux de pouvoir les reprendre et se tirer avec eux des complications qui les assiègent en ce moment.

Mais les princes en ont décidé autrement, et ils ont mis hors de doute que le mot d'ordre qui a pour lui l'indépendance.

On qui doit frapper le plus dans la conduite des Italiens à l'égard de leurs souverains, c'est qu'elle est exempte de tout emportement et de violence. Les Italiens n'ont détruit aucune statue aux princes qui désertaient leur cause; dans les notes publiées ils ont reconnu les services que les familles regantes avaient pu rendre autrefois à leurs sujets; ils ne leur ont pas dit, "Vous êtes des tyrans", ils leur ont dit, "Vous êtes des Autrichiens, et c'est assez."

Car le sentiment de l'indépendance est un sentiment absolu, qui n'admet point de partage ni de transaction. Le bien même qui vient de maîtres étrangères est un fruit amer et empoisonné. Un homme qui n'était pas un réactionnaire, et qui avait un grand cœur, Joseph le Maistre disait: "Le plus grand malheur pour l'homme politique, c'est d'obéir à une puissance étrangère; aucune humiliation, aucun tourment du cœur ne peut être comparé à celui-là." On a beau dire et beau faire, ce sentiment absolu, cette